

XYZ. La revue de la nouvelle

Mémo : à faire aujourd'hui

Stanley Péan



Numéro 85, printemps 2006

Listes

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3238ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Péan, S. (2006). Mémo : à faire aujourd'hui. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (85), 14–17.

Mémo : à faire aujourd'hui

Stanley Péan

ÉLISABETH était un être d'habitudes et de méthode. Voilà ce qui l'avait d'abord attiré chez elle, puis, qui avait fini par l'éloigner irrévocablement d'elle. Lorsqu'ils s'étaient connus, il y a une vie de cela, elle avait déjà développé et raffiné toutes ces petites manies et lubies qui l'avaient initialement rendue si attachante à ses yeux. Quant à lui, il était déjà la créature bordélique dont la prédisposition pour le chaos ne tarderait pas à la dégoûter.

Au matin de la toute première nuit qu'ils avaient passée ensemble dans sa petite chambre de la résidence pour étudiantes de la cité universitaire, un premier indice de leur incompatibilité fondamentale leur avait pourtant été servi comme petit-déjeuner au lit sur plateau d'argent. À son réveil, il avait trouvé sa pauvre Élisabeth avec les yeux bouffis et le teint plus pâlot que de coutume, fruits visibles de l'insomnie provoquée par ses chaussettes vaguement odorantes, roulées en boule et abandonnées nonchalamment par terre telle une grenade balancée derrière les lignes ennemies.

Pour Élisabeth, qui dès l'adolescence avait l'habitude de plier son linge sale avant de le mettre au bac de lessive, l'idée de dormir dans une chambre qui ne soit pas dans un ordre impeccable suffisait à ouvrir sous ses pieds un gouffre de tourments et d'angoisse en comparaison duquel une descente au Pandémonium avait l'air d'une promenade dans un parc.

Malgré cette différence manifeste dans leur tempérament — ou peut-être à cause d'elle, en ce sens où il est parfois vrai que les contraires s'attirent —, Élisabeth et lui s'étaient vite mis officiellement en ménage. Cela semblait d'autant plus normal, d'autant plus inéluctable aux yeux d'Élisabeth qu'il lui était difficile, voire impossible, d'imaginer qu'elle ait pu « se donner » à un garçon sans que celui-ci devienne automatiquement son copain officiel, alors que lui, au contraire...

Mais n'anticipons pas...

Après les fréquentations et les fiançailles en bonne et due forme, le mariage avait eu lieu l'été suivant la fin de leurs études dans la banlieue où Élisabeth avait vu le jour, il va sans dire. Et pour une fois, pour cette fois seulement, la promesse avait sollicité l'aide de son futur pour la compilation des articles qui devaient figurer sur la liste de mariage à mettre à la disposition de leurs convives. Les noces seraient célébrées à l'église, devant Dieu et les hommes, parce que le contraire était tout simplement inconcevable pour Élisabeth. Et malgré son anticléricalisme latent, il s'était laissé tordre le bras parce que, même à cette époque où il l'aimait encore d'un amour suffisamment sincère, il avait déjà pour son dire que la paix a toujours un prix.

C'est à peu près à la même époque d'ailleurs qu'il avait pris conscience de sa manie des listes. L'attachement d'Élisabeth à ses rituels avait en effet pour contrepartie une mémoire parfois défaillante qui, chaque matin dès son réveil, l'obligeait à épingler au babillard la liste exhaustive des tâches à accomplir, liste quotidienne qui complétait la liste-cadre qu'elle établissait le dimanche, avant la messe.

Comprenons-nous bien : il ne s'agissait pas de rappels griffonnés comme dans un agenda, mais d'un registre rigoureux et précis qui ne faisait l'économie d'aucune activité prévue pour chaque jour, la plus insignifiante soit-elle. Invariablement, cet ordre du jour à entrées multiples, elles-mêmes dotées de sous-entrées, débutait par *se lever pour la journée* et se terminait par *se coucher pour la nuit*. Entre les deux se succédaient les éléments d'une liste détaillée qui allait du coutumier *se brosser les dents* inscrit en toutes lettres après chaque repas jusqu'à *avalier mes cachets anxiolytiques*, en passant par *appeler maman pour prendre des nouvelles*, *faire une sieste de trente-trois minutes...* et même *consulter agenda de la journée!*

Bref, Élisabeth était de ces gens qui mènent leur existence le nez collé sur la carte du trajet auquel cette existence se devait de ressembler, sans la moindre place pour la spontanéité, l'improvisation, l'inattendu, tandis que lui...

Mais n'anticipons pas...

Au début, il prenait plaisir à taquiner sa Beth au sujet de ces listes, dont la minutie l'étonnait et l'amusait à la fois. Elle ne s'offusquait pas trop de ces moqueries, sans doute parce qu'à son plus fort l'amour agit à la manière d'un vaccin contre les agacements. Cependant, au fur et à mesure que les mois, les ans émoussaient la passion, ses railleries se firent plus incisives, et la mèche d'Élisabeth, plus courte. Elle n'avait jamais été colérique, à proprement parler, mais il y avait quand même des limites à sa patience. D'autant plus qu'il lui avait demandé, sur un ton sardonique, si elle notait à l'avance les mouvements qu'elle prévoyait pour leurs étreintes rares et sans flamme, ces halètements et soupirs mornes destinés à exprimer son débridement le plus intense.

Au moins, avait-il fini par se dire, les listes d'Élisabeth présentaient un avantage certain : le fait d'avoir accès à l'emploi du temps détaillé de sa compagne épinglé sur le babillard facilitait la planification de ses activités à lui, dont il valait mieux ne pas tenir le registre...

Une réunion du conseil d'administration à Ottawa, un dîner d'affaires à Québec, un week-end de congrès à Chicago, une partie de pêche dans le Grand Nord : peu importe la raison évoquée, Élisabeth se contentait de noter les petites choses qu'elle aurait à faire pour son cher mari avant son départ. Apparemment, elle ne soupçonnait ni les véritables motifs de son absence ni l'identité des « collègues » ou « amis » qui l'accompagnaient.

Or les apparences ne sont parfois que cela : des apparences, auxquelles on ne peut davantage se fier qu'aux promesses d'un politicien en campagne électorale. Et même si rien dans son comportement ne le laissait transparaître, Élisabeth avait appris à voir au delà du voile des mensonges. Surtout depuis qu'elle avait trouvé, dans la poche intérieure d'un de ses vestons, les relevés de carte de crédit d'un séjour pour deux dans une charmante auberge de la Nouvelle-Angleterre, alors qu'il était censément parti à la chasse dans les Laurentides...

Aussi, le dimanche où il lui annonça son intention de retourner à la pourvoirie de son vieux pote Lacaille en compagnie de

clients potentiels du bureau, des « gros bonnets venus d'outre-Atlantique expressément pour ça », Élisabeth ne broncha ni ne sourcilla, n'émit pas de commentaire, ne demanda même pas plus d'informations sur cette équipée liée à la « business ». Comme d'habitude, elle se borna à ajouter à sa liste-cadre pour la semaine quelques courses à faire pour rendre service à son homme.

Le jeudi de cette semaine exténuante, il se leva comme prévu à l'aube et s'étonna un brin de ne pas la trouver à ses côtés dans leur lit. À l'odeur du café frais qui montait du rez-de-chaussée, il en déduisit que sa tendre moitié l'avait précédé à la cuisine pour l'aider dans ses préparatifs de dernière minute.

Avec un sourire de prédateur aux lèvres, il enfila son peignoir et descendit.

Par réflexe, il jeta au passage un œil vers le babillard pour consulter la liste des activités d'Élisabeth. Juste en dessous de l'entrée concernant le café et les croissants s'enchaînaient les diverses tâches ménagères ou autres qu'elle avait prévues, dont une, plutôt inhabituelle : *huiler la carabine*.

— Beth, tu es en bas ?

Pas de réponse.

Intrigué, il continua de suivre du bout du doigt les éléments listés par Élisabeth, sans même se rendre compte qu'il n'en lisait qu'un sur deux. Ce n'est qu'entre le moment où il lut *nettoyer les murs de la cuisine* et celui où ses yeux se fixèrent sur *appeler la police pour signaler le décès de mon mari* qu'il entendit le dé clic de l'arme.

Il n'eut pas le temps de se retourner avant le premier coup de feu.